

L'archiprêtré lyonnais de Velin et La vieille poype de Meyzieu (*)

Nous n'avons pas l'intention dans cette modeste communication de retracer le long passé historique de cette ville de Meyzieu, actuellement en plein essor économique, mais simplement, à l'occasion de ce congrès de printemps, d'évoquer l'intérêt archéologique que présente ce gracieux site habité du nord du Dauphiné, qui était lyonnais à ses origines.

À l'époque gallo-romaine, Meyzieu était, en effet, le centre ou plutôt le chef-lieu de cet ancien pays de Velin, subdivision du grand pays lyonnais, le "pagus lugdunensis", des textes du Haut Moyen Âge.

Nous en trouvons le témoignage dans l'appellation même que portait jadis le doyenné de Meyzieu dénommé dans les anciens documents, archiprêtré de Velin ou de Meyzieu (archipresbiterus de Vellano seu Maysiaco) (1). L'église représente sur notre sol, l'héritière la plus fidèlement conservatrice du cadre administratif ancien, disait Albert Grenier.

À partir du IV^e siècle, avec le règne de Constantin, premier empereur chrétien, la province civile gallo-romaine devint la province religieuse ou diocèse.

Dans la suite des temps le diocèse (celui de Lyon en particulier) fut organisé en archidiaconé, archiprêtré ou doyenné, en calquant ces divisions ecclésiastiques sur les circonscriptions civiles existantes. Depuis lors, les révolutions politiques et sociales et la féodalité en particulier, ont effacé le souvenir de l'ancien pagus lugdunensis, tandis que les divisions ecclésiastiques ont persisté à peu près telles qu'elles étaient à l'origine, jusqu'à la Révolution, ou plutôt jusqu'au concordat napoléonien de 1801.

Il y a donc un grand intérêt historique à relever les limites de ce primitif archiprêtré de Velin, qui portait le nom de Meyzieu, pour connaître l'étendue de cet ancien pays, dont le nom s'est maintenu jusqu'à nos jours dans celui de la ville de Vaulx-en-Velin et dans l'appellation de la rue de Bechevelin à la Guillotière.

(*) Communication présentée au Congrès de Meyzieu, le 5 avril 1964.

(1) Grand Cartulaire d'Ainay, Chartes 57, 59 et 231.

Aug. Longnon : Pouillé de la Province de Lyon, p. 15.

Le pays de Velin, dont l'origine est sans doute antérieure à l'occupation romaine, possédait comme frontières : au nord et à l'ouest, le cours du Rhône, au sud la vallée de l'Ozon, et au levant les collines morainiques, qui depuis Heyrieux jusqu'à Anthon dominant le cours actuel de la Bourbre.

Le doyenné de Meyzieu comprenait vingt-huit paroisses, dont certaines, comme Heyrieux et Saint-Symphorien-d'Ozon, sont à présent des chefs-lieux de canton, tandis que d'autres, telles la Guillotière ou Villeurbanne, font partie de la ville de Lyon ou de son agglomération.

*

**

De cet archiprêtré lyonnais de Velin, Meyzieu était le chef-lieu, sinon la capitale. Rien d'étonnant à cela, ce site géographique était fort apprécié des populations d'autrefois, si l'on en juge par les nombreux vestiges du passé exhumés de son sol.

"Toute la corniche depuis Décines jusqu'à la Dent de Montjoyeux, sur Meyzieu, affirmait l'archéologue Gabut, a été occupée par des constructions gallo-romaines plus ou moins rapprochées les unes des autres :

"Au lieu-dit Raty ou Ratier, existait un village important ; on y trouve outre les substructions cachées encore dans le sol rendu arable, des tuiles à rebords sur près de cinq cents mètres de longueur.

"Plusieurs découvertes intéressantes, des statuettes en particulier ont été recueillies sur la balme à Montjoyeux..." (2).

On pourrait narrer dans le détail les découvertes faites vers 1875 dans la propriété de M. Vachon, sur le coteau et étudiées par Allmer (3). Il y avait là, à dix ou vingt centimètres du sol, des fondations de murs, des bétons de ciment romain, des tuiles à rebords, des poteries à fond estampillé "PRISCUS", des monnaies de Gordien et même des statues, entre autres, un génie avec inscription sur son socle, recueilli par le musée de Lyon, un petit Mercure en bronze, etc...

À l'opposé de là, dans le marais, dans la propriété de M. Rostaing, on a trouvé également une statuette aujourd'hui détruite.

En 1835, un ancien maire, M. Quinon, "faisant défoncer le terrain d'un clos auprès d'une maison qu'il venait de bâtir", avait déjà repéré à une profondeur de 60 à 80 cm. des fragments de voûtes et d'autres constructions "qu'il fut pour la plupart impossible de briser à coups de pioche".

Au milieu de ces vestiges gallo-romains, il recueillit des vases en terre cuite "de forme assez grossière" et quelques pièces de monnaie.

(2) F. Gabut : *Études arch. préhist.*, p. 29.

(3) Allmer : *Supplément aux Inscriptions Antiques de Vienne*, 1878, p. 7.

Le 16 décembre 1842, le frère du maire, M. Quinon, professeur de droit à la faculté de Grenoble, présenta cette trouvaille à la société de Statistiques de l'Isère et déposa ces monnaies au musée de Grenoble. C'est là que Prudhomme put les identifier au nombre de 13, à savoir deux grands bronzes de Maximin et de Gordien, cinq moyens bronzes aux effigies d'Auguste, de Tibère, d'Adrien, de Commode et de Constance Chlore, quatre petits bronzes de Constantin, de Constantin le jeune et de Valentinien et deux médailles en argent qui étaient de Septime Sévère et d'Albin (4).

Toute cette série d'empereurs allant d'Auguste à Valentinien représentent plus de quatre siècles de l'histoire romaine.

La toponymie ne fait que confirmer les trouvailles archéologiques faites jadis sur le territoire de Meyzieu. Pilot de Thorey a relevé dans ses fiches topographiques le nom d'un terroir de cette ville appelé "L'Antique" (Territorium antiquum) signalé dans un ancien terrier de 1457 (5).

Ce qui intéresse plus spécialement notre étude, c'est la présence, dans ce milieu "antique" d'une vieille poype. Elle n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir de l'ancien cadastre, ainsi que le constatait déjà le baron Raverat en 1865, dans ses "Excursions autour de Lyon" (6).

Au Moyen Age, des droits féodaux étaient placés sur cette butte et un castrum la ceinturait de ses remparts. Plusieurs textes d'hommage du XIV^e siècle mentionnent ce "castrum construit à la poype de Meyzieu" (7). L'expression même de ces textes semble confirmer que la poype était antérieure au donjon bâti sur elle. Cette manière de voir ne fait pas de doute pour J. Hannezo, qui a étudié les poypes des Dombes et des pays voisins.

Pour cet érudit, la véritable poype est une butte artificielle construite en terre, de dix à vingt mètres de hauteur, de forme conique à l'origine, érigée par les populations primitives. Il pense que les Gaulois ont décapité certaines de ces poypes et en ont fait des plates-formes d'observation pour faire des signaux de feux ou d'appel.

Les Romains, très pratiques, ne manquèrent pas de se servir de ces postes d'observation, ils y établirent des tours de veille (speculae) en bois ou en briques légères, les nombreux débris de tuiles à rebords ou briques plates, d'armes, monnaies ou médailles, recueillies au pied des poypes de Dombes, confirment cette manière de voir, dit Hannezo (8).

Au Moyen Age, les Carolingiens utilisèrent les poypes qui avaient conservé leurs traditions sacrées et leur caractère guerrier.

(4) V. Quinon : *Notice sur Meyzieu* : Bul. Soc. Statist. Isère, 1841, T. II, p. 400.

(5) *Terrier d'Azieu de 1457*. Grenoble, Pilot de Thorey, R. 7906, T. II, fol. 359.

(6) Baron Raverat : *Autour de Lyon*, 1865, p. 754.

(7) Arch. Isère, B 2608.

(8) Hannezo : *Les Poypes des deux Bresses, des Dombes et des pays voisins*, 1925, p. 72 et suiv.

99

A dater du X^e siècle, on voit apparaître sur leur sommet, leurs pentes ou à leur voisinage, des châteaux, maisons fortes ou chatelards. La tour de tradition romaine est remplacée par le donjon, les fossés sont doublés d'une clôture. Un pourpris, des habitations pour chefs, soldats et serviteurs se groupent au dedans d'une nouvelle ligne de murailles, c'est le bourg ou la ville close. Meyzieu a conservé le nom de "ville" dans sa toponymie, tout comme Septème ou Chandieu.

Généralement la poype était l'objet d'un fief ; à Meyzieu il existait à la fois un fief et un "alleu" établis chacun sur une moitié de cette motte féodale.

**

Rappeler la présence jadis de la poype de Meyzieu, c'est en même temps évoquer le souvenir du château féodal et des seigneurs du Moyen Age de cette petite capitale du Velin.

On voit apparaître au milieu du XII^e siècle une famille de chevaliers du nom de Meyzieu, qui semble issue de la maison féodale de Seyssuel. Vers 1155, David de Seyssuel et ses frères, abandonnent aux frères de Bonnevaux le droit de fief et de villenage sur le territoire de Bu, dépendance de la poype de Meyzieu. Quelques années plus tard, Constantin et Pons de Meyzieu confirment la donation de leur père David de Seyssuel (9).

Ces seigneurs primitifs de Meyzieu tenaient une partie de leurs droits des sires de Chandieu : en l'année 1199, Etienne de Chandieu tient un plaid devant la porte de Chandieu (ante portam Candiaci) en présence de nombreux chevaliers de sa terre, parmi lesquels figurent Pons de Meyzieu (10). Le 9 des calendes d'août 1241, Berlion de Chandieu prête hommage à son suzerain, le comte de Savoie Amédée IV : il reconnaît dans ce texte "que la moitié de la maison de la poype de Meyzieu, qui regarde le Rhône, est par lui tenue en fief du comte de Savoie avec la moitié du territoire de Meyzieu et il ajoute que tous les gentilshommes de la terre de Meyzieu tenaient par lui leur fief du comte de Savoie" (11).

Les seigneurs "indigènes" de Meyzieu avaient cependant conservé en "alleu", c'est à dire sans suzerain (sine dominio alterius), l'autre moitié de la poype. Le même Berlion de Chandieu, le 5 septembre 1241, en acheta le "dominium" ou la seigneurie à Guy de Seyssuel, sans doute avec l'aide pécuniaire de Guy de la Tour, car il en fit aussitôt hommage lige à cet archidiacre lyonnais et aux siens, les barons de La Tour, tandis que Guy de Seyssuel reprenait en fief de Berlion cette moitié de la poype de Meyzieu, qui regardait Genas et le quart de tout le territoire de Meyzieu et de Baurige, qui en dépendait. L'hommage précédaient au comte de Savoie, de l'autre moitié restant sauf (12).

(9) *Cartulaire III de Bonnevaux*, chartes 22 et 50.

(10) id. ch. 159.

(11) Arch. Isère, B 2966, fol. 472.

(12) *Cartulaire Lyonnais*, T. II, p. 454.

99

Désormais les sires de Chandieu étendaient leur juridiction sur la poype de Meyzieu toute entière et ses dépendances.

Mais ils relevaient pour cette seigneurie de deux suzerains différents et souvent antagonistes : les comtes de Savoie pour la moitié de la poype qui regardait le Rhône et pour la moitié sud, qui regardait Genas, ils devaient hommage aux barons de La Tour du Pin, puis à leurs héritiers et successeurs, les dauphins de Viennois de la troisième race.

Les archives de l'ancienne Chambre des Comptes de Grenoble ont conservé l'acte de reconnaissance passé le 26 octobre 1326, à Guigues, dauphin de Viennois, par Jean seigneur de Chandieu "de la moitié de la poype ou du château bâti sur la poype de Meyzieu, du côté de Genas et de ses dépendances". Il fait hommage lige, disait-il, mais il excepte celui qu'il doit au comte de Savoie (13).

Dans cette châtellenie de Meyzieu, trois ans plus tard, des reconnaissances sont passées par le même Jean de Chandieu en faveur du comte de Savoie (14).

Le 27 janvier 1337, Jean seigneur de Chandieu reconnaît de nouveau tenir en fief d'Humbert II, nouveau dauphin de Viennois, la moitié de la poype ou du château bâti sur cette poype de Meyzieu" (15).

Le 16 mai 1341, c'est Antoine de Chandieu qui prête à son tour l'hommage au même dauphin Humbert "de cette moitié du château et du territoire de Meyzieu, au diocèse de Lyon, à la façon que ses aïeux, disait-il, l'avaient reconnu". L'hommage qu'il devait au comte de Savoie restant sauf (16).

En 1349, le dauphin Humbert transporta le Dauphiné au fils aîné du roi de France, en y comprenant l'hommage de cette moitié de Meyzieu.

En 1355, le comte de Savoie Amédée VI, dit le comte Vert, fit un échange de territoires avec le nouveau dauphin Charles de France. Il céda au Dauphiné tous les châteaux, fiefs et hommages qu'il avait en pays viennois et entre autres, dit le texte de ce traité de Paris, celui de cette portion de Meyzieu (de parte de Maysieu).

Désormais Meyzieu en entier relevait du Dauphiné.

Quelques années plus tard, le 24 février 1374, Antoine et Artaud de Chandieu, chevaliers, père et fils, pour trois mille florins, vendent à noble Pierre Gerbais, seigneur de Virieu au diocèse de Belley, le château de Meyzieu et son mandement avec juridictions haute, moyenne et basse et tout le terroir de trois mille bichères qu'ils avaient au dit lieu, plus le fief de deux autres gentils-hommes qu'il possédait à Meyzieu et avec ça de nombreux cens et servis représentant les droits de garde, le vingtain, les tâches du lieu, ainsi que le salaire du garde du château, etc. Cela représentait de nombreuses années de froment, de seigle et d'avoine (17).

(13) Arch. Isère, B₁ 2608.

(14) id. Grand invent. Viennois.

(15) id. B. 3241.

(16) Regeste Dauph. n° 30967.

(17) Arch. Isère : Grand Inventaire Marcellier du Viennois.

En 1404, Pierre Gerbais hommageait à son tour Meyzieu (18). Mais à sa mort, ses fils, Gaspard et André, durent soutenir un long procès pour dettes et Meyzieu fut rattaché au domaine delphinal.

Finalement, en 1420, cette châtellenie fut remise et inféodée par le dauphin Charles, fils du roi Charles VI, à Guillaume de Martel, seigneur de Grammont en Bugey, "en dédommagement des pertes et dépenses qu'il avait éprouvées ou faites à son service, soit dans ses guerres, soit pour ses ambassades" (19).

**

Au demeurant, désormais, il n'est plus question de la poype, mais simplement de la seigneurie ou du château de Meyzieu. Au XVI^e siècle il appartenait à François de Tardes. Ce château devait avoir une certaine importance puisque Henri II y séjourna quelques jours en revenant du Piémont et y signa plusieurs édits en 1548 (20).

On peut se rendre compte de cette maison seigneuriale par une visite faite le 29 octobre 1559, et relatée par un conseiller delphinal (21). A cette époque dit ce texte, "Meyzieu a pour seigneur François de Tardes, qui possède deux châteaux, l'un appelé le petit château, qui tombe en ruines et l'autre, dit le grand château, qui se compose de deux corps de bâtiments en équerre réunis par une tour appelée "viz" "

Voici la description de ces deux bâtiments :

"Le "petit château", vieille résidence, est composé de trois tours, il se trouve sur un petit coteau face au levant et au vent, à l'inverse du "grand château". La plus grosse tour est au couchant, les deux autres, qui forment triangle avec la précédente, sont l'une au vent et l'autre au levant, distantes d'environ vingt pas.

La grosse tour est bâtie en carreaux de briques et couverte de tuiles plates. On l'appelle la "vieille tour". Les deux autres sont en pierres et cailloux et couvertes également en tuiles plates.

Entre ces trois tours, bâties en triangle, se trouve une maison carrée couverte en bois avec tuiles rondes. Cette maison est basse, elle comporte deux chambres accompagnées de deux garde-robes.

Les tours sont en bon état mais les murailles de la maison carrée ont des fissures en plusieurs endroits "

Ce petit château ou vieille résidence était peut-être l'ancienne forteresse des sires de Chandieu au Moyen Age. Le grand château, d'allure plus moderne, a sans doute servi de résidence passagère au roi Henri II, lors de son séjour à Meyzieu en 1548.

Le grand château, dit le texte de 1559, est une maison forte en équerre. La pointe de l'équerre est un escalier "à vis" en pierre faisant le milieu. Si l'on est placé dans l'escalier, l'aile à main droite est au couchant, celle à main gauche est au vent.

(18) id. B. 4453.

(19) id. B. 3044.

(20) id. B. 2968.

(21) id. B. 3076.

«Le bâtiment est moderne, construit sur une plaine haute, en face de maisons basses. Les fenêtres regardent le passage entre les maisons et le petit château, au levant et à bise. Les autres ouvertures sont au couchant et au vent.»

La maison et l'escalier sont en bon état, bien entretenus et bien couverts : c'est la demeure du sieur de Tardes avec sa femme, ses enfants et son ménage ». (22)

Ces anciennes demeures seigneuriales ne sont plus qu'un lointain souvenir du passé, tout comme la vieille poype féodale sur laquelle elles étaient édifiées. Il est vrai que le dernier seigneur de Meyzieu, le marquis de Leusse, avait bâti sur cet emplacement, vers 1758, un nouveau château, au goût du XVIII^e siècle. Cette demeure résidentielle échappa, par miracle, à l'incendie, lors du passage des brigands au moment de la Grande Peur.

Le pillage des meubles du château allait bon train, le 28 juillet 1789, et on se préparait à lui réserver le sort du château de Pusignan, qui flambait à ce moment, lorsque l'arrivée inopinée de quarante dragons de Monsieur, commandés, dit-on, par le capitaine de Leusse, le fils aîné du marquis, allait changer la face des choses. Les dragons tirent, ; à la première décharge cinq pillards tombent mortellement blessés. C'est le signal de la débâdada, mais tout le monde ne peut déguerpir assez vite et les dragons font parmi les fuyards vingt et un prisonniers, qu'ils emmènent dans les prisons de Lyon (23).

**

De nos jours, le château de Meyzieu, échappé^z aux brigands est bien déchu de sa splendeur passée et la vieille poype sur laquelle il reposait n'est plus qu'un souvenir ; c'était déjà l'avis au siècle passé, du baron Raverat qui faisait une excursion archéologique à Meyzieu en 1881.

« Une partie des habitations de ce chef-lieu, disait-il, bordent « la route départementale, l'autre partie occupe les premières ondulations d'un léger monticule que les parcellaires du Moyen Age nomment la poype de Meyzieu. Couronné par l'Église, par un « ancien château entouré de terrasses, par un gros pigeonnier, ce « monticule offre à l'œil un aspect assez imposant. Mais si l'on « veut conserver une impression favorable, il ne faut le voir qu'à « distance... » (24).

En 1911, dans ses "Voyages en France", Ardoïn Dumazet est beaucoup plus indulgent quand il décrit les collines de cette plaine de l'est de Lyon. « Ces balmes viennoises, disait-il, affectent des « formes molles ; elles ont été arrondies par les glaciers, seul « le mamelon de Meyzieu, couronné par sa vieille tour, entouré « de grands arbres, présente un aspect quelque peu hardi... » (25).

Nous partageons entièrement l'avis de cet écrivain géographe,

(22) id. B. 3076.

(23) Biblioth. Grenoble : 0. 876.

(24) Baron Raverat : **De Lyon à Crémieu**, Lyon 1881, p. 25.

(25) Ardoïn Dumazet : **Voyages en France**, Paris 1911, p. 195.

la butte châtelaine de Meyzieu offre un site idéal pour avoir jadis accueilli la présence d'une importante poype féodale qui symbolisait à l'époque gallo-romaine le chef-lieu, pour ne pas dire la capitale de cet ancien pays lyonnais : le Velin.

Docteur Joseph SAUNIER.